

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le thé de l'empereur

Nadine Ribault

Volume 39, Number 1 (229), February 1997

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32522ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ribault, N. (1997). Le thé de l'empereur. *Liberté*, 39(1), 29–34.

NADINE RIBAUT*

LE THÉ DE L'EMPEREUR

Cette année-là – enfin! – j'eus l'occasion rêvée depuis longtemps d'aller dans les montagnes du sud, au beau milieu du mois de mai, pour participer à la récolte du thé. Quel bonheur! J'étais dans un total état de surexcitation et me réveillais aux aurores. Le temps couvert et nuageux ne fit en rien tomber mon énerve-ment, bien au contraire, je me disais que le paysage serait mille fois plus précieux. La femme qui me guidait m'amena chez son cousin, à cent kilomètres de la capitale. Assise au pied des petites montagnes bleu nuit, la maison s'ouvrait aux courants d'air. L'arrière-grand-mère était là, accroupie au bord de la porte-fenêtre. Elle ne semblait pas nous attendre et fut curieuse de me voir: poserait-elle des questions... ou n'oserait-elle pas? Elle était là pour veiller sur les enfants quand ils rentre-raient de l'école et sur le petit dernier qui jouait près d'elle. Son dos formait un arc de cercle comme un tronc déformé et la vérité lui passait dans les yeux, fugace, désordonnée. Elle ressemblait à un raton laveur qui aurait, depuis des heures, perdu le chemin de la rivière.

* Née en France en 1964, Nadine Ribault a publié des poèmes dans *Poésie 95*, *La Sape* et *Arpa*. Elle vit à Tokyo depuis quatre ans. Dans ce même numéro, nous publions également des poèmes de l'auteur (p. 86).

Et où donc était la rivière ? Rejoindrait-elle la mer ? Je croyais entendre battre son cœur sur l'enclume de son âme, rythmant régulièrement le flot des grandes habitudes de son existence. Mais finalement, elle ne posa aucune question !

Le cousin sortit et nous invita, ma compagne et moi, à monter dans une fourgonnette. Derrière la vitre, je vis l'arrière-grand-mère dépiauter la boîte de bonbons que je lui avais offerte. Autour d'elle, tout eût aussi bien pu s'effondrer, elle n'y eût rien vu et, quand enfin la boîte s'ouvrit, ce sont toutes ses rides qui s'inclinèrent, joyeuses, sur le bord de ses joues. Pendant ce temps, à quatre pattes, le bébé s'éloignait derrière le chat gris, comme une petite souris, son gros paquet de couches collé au derrière. La maison disparut. Nous nous enfoncions dans la forêt. La fourgonnette grimpait d'impressionnantes côtes à pic et nous montions progressivement vers le ciel, voyant défiler les massifs de bambous entourés de grands arbres. Je ne parlais plus et le moteur vrombissait de stupeur quand... soudain... nous fûmes au milieu des champs de thé. Des centaines de théiers ronds et longs comme des boudins d'eau verte, ondulés comme des vagues sous un ciel orageux au-dessus de plateaux sous-marins, d'épaves de fer, de crustacés millénaires, des fleurs dans l'écorce de la terre qui se laisse envahir, embrasser, étreindre sous une couverture collée à toute parcelle d'elle-même, profuse d'écailles vertes, de très pâles petites palourdes mordues de lumière grise, fade et retorse, étouffées de silence, fermées sur les mots.

— Le thé ! murmurai-je.

Enfin... le thé... si longtemps j'avais attendu ce moment... Je savais qu'on place les théiers en des lieux de perte, sur des coteaux ensoleillés, des pentes inaccessibles. Là-haut, sentir l'isolement du rêve... La

terre, rien d'autre que la terre recouverte de ce manteau de petites feuilles délicieusement vertes. C'était la première récolte... celle qu'on fait à la main... on me tendit un panier d'osier que je suspendis à mon côté, un grand chapeau de paille et des gants blancs. Du monde disparu surgissait une montagne pointue et j'étais là, au sommet. Je ne voyais plus rien d'autre autour de moi hormis le thé et je ne souhaitais, quoi qu'il en soit, plus rien voir d'autre. Je pris la première feuille, l'inclinai sur sa tige, elle s'abandonna, minuscule entre mes doigts, avant de s'allonger douillettement au fond du panier. C'était la première feuille de ma première récolte.

— Tu es là, ne bouge pas, lui dis-je. Tout le sens de tout ce que je sais repose sur toi.

Puis vint la deuxième, la troisième, la millième... et le panier fut plein. Je montai jusqu'aux grandes caisses de plastique rouge où, déversant ma récolte, je vis la première feuille tomber sur le dessus. Je la reconnus et, sans bien en comprendre encore la raison, ne pus m'empêcher de la saisir vivement pour la glisser dans ma poche. Trois rangées devant moi, la vieille mère et sa fille bavardaient à voix basse, leurs grands chapeaux de tissu fleuri inclinés ; je ne voyais que leurs bouches qui ondoyaient allégrement. Elles avançaient beaucoup plus vite que moi, bien que parlant des voisins, de la famille et des enfants. Le temps n'était plus un problème et la vieille dame souvent agitait la tête avant de sursauter à quelque surprenante nouvelle que lui donnait sa fille. À intervalles réguliers, toutes deux levaient la tête en même temps pour me décocher un sourire radieux. Au-dessus d'elles, les éoliennes tournaient pour sécher l'humidité des gelées du matin sur les arbustes et le vent s'enroulait dans leurs deux foulards jaunes. Sur la même rangée que moi, ma compagne de voyage cueillait elle aussi et, plus haut, le

vieux père surveillait, ramassait, triait quelque mauvaise feuille glissée par mégarde dans la récolte, descendait les caisses rouges, remontait, circulait entre les rangées, se baissait pour voir les nouvelles pousses, soupirait puis levait le regard vers l'étendue du paysage. Alors, moi aussi, je me redressais – les heures s'enfilant aux autres... j'avais très mal au dos! – et je me délectais de silence. La vie coulait dans ces branches vertes tandis que les nuages s'affaissaient dans la vallée, grignotant quelques jardins potagers, quelques toits de tuiles bleues et quelques poteaux électriques. Tant de choses avaient disparu et je n'en avais nul besoin. Le froid m'agrippait par les reins comme un chien hargneux. Tout était loin... très loin, ce que je ne connaissais plus, soudain, parce qu'effacé, gommé, rayé de mon champ de vision. Des moineaux passaient là, au ras des rails qui servaient à faire glisser les wagons avec lesquels on descendait la récolte jusqu'au camion. Il me semblait qu'une main lourde reposait sur moi, quelqu'un observant les champs par-dessus mon épaule. C'est à ce moment-là – si ma mémoire est exacte – que je tournai la tête : le vieux père s'était approché de moi et il était tout près, à quelques pas seulement, si près que j'entendais son souffle. Il me demanda si j'habitais la capitale et, quand j'eus répondu par l'affirmative, il balbutia rapidement :

— Je n'y suis allé qu'une seule fois... juste après la guerre... Cette année-là, les commissaires de l'Empereur avaient sélectionné mon thé... je devais le lui porter moi-même... J'ai pris le train... je suis allé au Palais... J'ai remis ma première récolte à l'Empereur... Je suis rentré le jour même.

Le vieil homme était sorti de son silence pour me parler... Depuis des heures sans doute, il rôdait, cherchant le courage de le faire. D'où venaient les soupirs,

depuis tout ce temps, si ce n'était de l'inquiétude de laisser passer la journée sans avoir parlé? Je le complimentai. Je parlai du thé, des champs, du bonheur que j'avais d'être là, puis je parlai de l'Empereur. Jamais... Jamais... il n'ajouta un mot... comme s'il m'eût parlé pour toujours... Avait-il besoin d'ajouter un seul mot quand il venait de me raconter le plus grand moment de sa vie? Sans doute... non... et sans doute aussi le savais-je. J'apprenais qu'il n'existait rien finalement qui s'opposât au fait que notre vie fût résumable en dix mots et un événement. Et je cherchais comment il me serait possible de résumer la mienne si j'eusse eu à le faire... Je cherchais... Je cherchais et les minutes passaient. Je ne trouvais pas... Je voyais s'étendre devant moi une mer d'arbustes vert pâle, gonflés de pluies, de soleil, de vents des montagnes, de gelées tardives, incisés de lunules, déchirés de veines roses sous les nuages mouchetés d'encre délavée. Fade paysage pour qui ne l'eût, comme moi, tellement attendu!

— Mais qu'est-ce qu'attendre un rêve? me demandais-je.

Attendre un rêve... attendre un rêve... reprenait mon cœur en écho... quand... brusquement, et je ne sais comment animée sous ma main frémit une petite chose: la première feuille de thé de ma première récolte. Je la sortis de ma poche pour la regarder:

— Ma vie est là... pensai-je... tout entière... résumée... Les rêves n'auront pas de fin...

Mais après tout, me dis-je, rebelle, qui donc m'obligerait ainsi à résumer ma vie et pour quelles raisons? Des milliers d'événements importants, de rencontres, de regards, de phrases, de voyages, de grandes découvertes, la cadence des promenades, les sourires... qu'en faisais-je alors? Soufflés. Évaporés. Pour que ne demeurât qu'une chose. Une seule? Impossible! me

dis-je. Ma vie est faite de milliers d'éclats. Celle de cet homme... Pourquoi? Pourquoi? Je levai le regard. Le vieil homme m'observait. L'idée qu'il eût pu suivre ma pensée, comme me le laissa penser cet échange silencieux, me fit rougir jusqu'à la racine des cheveux.

— Tout le sens de tout ce que tu sais repose sur moi, murmura la petite feuille.

Alors une légère odeur s'en exhala et mon cœur commença à battre la chamade parce que je pensais au bol de thé au riz grillé, à ma chambre, à mon bureau, à mes feuilles de papier blanc. Une marée me secoua violemment et les vagues entrèrent, déposant sur mon cœur des gouttes d'eau que séchaient instantanément les éoliennes. À cet instant-là... exactement à cet instant-là... une lune blanche apparut dans le ciel comme une flaque de soie.